L'espace numérique et la production de la contrainte sociale: une lecture durkheimienne

The Digital Space and the Production of Social Constraint: A Durkheimian Reading

DERFOUF Youssef يوسف درفوف
Doctorant en Sicences de L'information et de la Communication
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Université Mohammed Premier – Oujda, Maroc
Derfoufyoussef00@gmail.com

Sous la direction du Dr. BERKANE Taib
Enseignant-chercheur
Université Mohammed Premier – Oujda, Maroc
Taib.berkane@ump.ac.ma

Résumé

Cet article interroge la permanence et la recomposition de la contrainte sociale durkheimienne au sein des espaces numériques contemporains. Face aux discours associant le virtuel à une émancipation individuelle affranchie des cadres traditionnels, cette étude examine la manière dont les architectures algorithmiques et les normes d'interaction reproduisent les propriétés fondamentales du fait social, à savoir l'extériorité et la coercition. S'appuyant sur une démarche combinant analyse théorique et observation des pratiques numériques quotidiennes, la recherche montre que les réseaux sociaux s'imposent aux usagers comme un environnement préstructuré. La contrainte s'y exerce de façon diffuse à travers l'intériorisation de règles de visibilité, de réactivité et de conformité esthétique, dont la transgression expose à une forme d'invisibilisation ou de marginalisation symbolique. L'analyse révèle ainsi que le numérique ne dissout pas le contrôle social, mais le réarticule dans une dynamique de négociation constante entre l'autorité des dispositifs technologiques et l'agentivité des acteurs.

Mots clés : Espace numérique - Contrainte sociale - Fait social - Durkheim - Algorithmes.

Abstract

This paper examines the continuity and reconfiguration of Durkheimian social constraint within contemporary digital spaces. Countering narratives that depict virtual platforms as spaces of total individual emancipation, this study explores how algorithmic architectures and interactional norms reproduce the core features of social facts, namely exteriority and coercion. Adopting an approach that combines theoretical analysis with the systematic observation of daily digital practices, the research demonstrates that social media environments function as pre-structured social realities. Constraint operates diffusely through the internalization of implicit demands for visibility, responsiveness, and aesthetic conformity, where non-compliance leads to symbolic marginalization or algorithmic invisibility. Ultimately, the analysis reveals that digital spaces do not eliminate social control; rather, they reshape it through a continuous interplay between technological structure and individual agency.

Keywords : Digital Space - Social Constraint - Social Fact – Durkheim - Algorithms.

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

Introduction

La distinction entre le réel et le virtuel, autrefois évidente, ne l'est plus aujourd'hui. Elle est même devenue une question problématique dans le contexte des transformations numériques contemporaines. L'espace numérique ne peut plus être réduit à un simple prolongement technique de la vie sociale. Il s'impose désormais comme un espace d'action à part entière, capable de transformer les formes d'interaction et les comportements, tout en produisant de nouveaux modes d'organisation à travers les plateformes et les algorithmes qui structurent les pratiques des utilisateurs.

Dans ce cadre, l'apport d'Émile Durkheim permet de réinterroger la nature même du social. En concevant les faits sociaux comme des réalités extérieures à l'individu et dotées d'un pouvoir de contrainte, sa perspective offre un cadre d'analyse pertinent pour comprendre les logiques de structuration à l'œuvre dans les environnements numériques.

La problématique de cette étude est donc la suivante : les espaces numériques fonctionnent-ils selon le même principe que les faits sociaux classiques, ou bien réorganisent-ils ce principe sous une forme différente, plus souple, qui modifie le rapport entre l'individu et les structures sociales?

Cette recherche fait l'hypothèse que les espaces numériques ne rompent pas avec la logique du social, mais qu'ils la prolongent et la recomposent dans une forme plus complexe. Cette recomposition passe par des mécanismes d'orientation, de sélection et de hiérarchisation de l'information, tout en restant étroitement liée aux pratiques des utilisateurs, qui participent eux-mêmes à sa production et à son évolution.

Pour répondre à cette problématique, l'article adopte une démarche combinant analyse théorique et observation des pratiques. Il s'appuie d'abord sur la perspective durkheimienne afin de clarifier les mécanismes de contrainte sociale, puis sur l'observation des usages numériques quotidiens, dans le but de dépasser l'opposition entre réel et virtuel et de penser le numérique comme une dimension à part entière du social.

I. Les limites de la dichotomie Réel/Virtuel à travers la conception durkheimienne de la réalité

La distinction entre réel et virtuel semble évidente pour comprendre le monde numérique. Pourtant, avec Émile Durkheim, cette opposition devient moins claire, car ce qui compte, c'est surtout la force avec laquelle les phénomènes s'imposent à nous. C'est dans ce sens qu'on peut repenser cette séparation à partir du rôle des règles et de leur influence.

En effet, les règles ne se réduisent pas à de simples habitudes intériorisées, mais se caractérisent par leur extériorité et surtout par le pouvoir qu'elles exercent sur les individus. Comme le souligne Émile Durkheim, elles s'imposent à nous comme des normes déjà constituées, issues de la société, de la tradition ou encore de la science. Ce qui les distingue fondamentalement des dispositions personnelles, c'est leur dimension impérative : elles ne dépendent pas de notre

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

volonté et ne peuvent être modifiées à notre guise. En ce sens, la règle incarne une forme d'autorité morale qui dépasse l'individu et oriente ses comportements, non parce qu'il y est spontanément enclin, mais parce qu'il reconnaît, consciemment ou non, la légitimité de cette autorité. Ainsi, obéir à une règle ne relève pas d'un simple choix individuel, mais d'un rapport de contrainte intériorisée, où la force du social s'exerce sur les consciences et structure les pratiques. (Durkheim, 1902-1903, p.26)

Dans ce contexte, Durkheim développe sa célèbre définition des faits sociaux, déterminés par des caractéristiques structurelles qui en font une entité indépendante, caractérisée par son extériorité et sa capacité à exercer une contrainte. En ce sens, la définition des faits sociaux repose sur leur pouvoir suprême de s'imposer aux individus, car ils possèdent intrinsèquement une force contraignante qui oblige l'individu à s'y conformer, consciemment ou inconsciemment. Cette qualité coercitive ne se contente pas de transformer la réalité sociale en une simple existence extérieure, mais en fait une force active qui façonne le comportement des individus et oriente leur parcours de vie. (Durkheim, 1967, p.28-29)

Dans cette perspective, Émile Durkheim montre que ce n'est pas l'individu qui crée la société, mais plutôt la société qui rend possible l'individu. L'individu ne se construit pas seul, il se forme à l'intérieur d'un cadre social déjà existant qui le façonne. Même lorsqu'il développe sa propre personnalité, il reste lié à cet ensemble dont il dépend. Dans ce sens, la coopération n'est pas le point de départ de la vie sociale, mais un résultat. Si elle paraît première, c'est simplement parce qu'elle est plus visible, alors qu'elle repose en réalité sur un ordre social déjà en place. (Durkheim, 1902-1903, p.49)

La profondeur théorique de cette conception se manifeste dans la corrélation nécessaire entre la nature externe des faits sociaux et leur pouvoir contraignant. Les systèmes linguistiques, les règles financières et les obligations liées aux rôles sociaux, tels que les devoirs d'un frère ou d'un citoyen, sont essentiellement des coûts définis qui existent en dehors de l'individu et sont indépendants de ses actions. Puisque ces schémas existaient et étaient stables avant l'existence de l'individu, ils demeurent extérieurs à sa conscience privée et exercent leurs fonctions indépendamment des usages qu'il en fait. Ainsi, la réalité sociale émerge comme un donné antérieur à l'existence individuelle et la définissant. L'individu ne crée pas son propre système moral ou juridique, mais le reçoit tout fait, par le biais de son éducation, comme une réalité objective et solide qui définit les limites de l'action, de la pensée et du sentiment. (Durkheim, 1967,p.42)

Ce qui distingue cette conception, c'est donc le lien qu'elle établit entre contrainte et extériorité. L'essence de la réalité sociale repose sur une rupture nette avec les interprétations individuelles, émergeant comme une entité caractérisée par les deux propriétés d'extériorité et de contrainte. Cette conception repose sur l'idée fondamentale que les phénomènes sociaux ne sont pas des produits d'une conscience individuelle isolée, mais plutôt un ensemble spécifique de phénomènes, distingués par des caractéristiques objectives du reste des sciences naturelles. Par

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

conséquent, la réalité sociale n'émane pas de l'individu, mais lui est imposée de l'extérieur par de multiples canaux, notamment les institutions, les valeurs, le langage et les coutumes.

La force analytique de cet argument réside dans le lien indissoluble entre l'extériorité de ces faits et leur force contraignante. Le système des signes linguistiques, le système monétaire utilisé dans les échanges et les obligations liées au rôle social de chacun en tant que frère ou citoyen constituent des devoirs spécifiques extérieurs à l'individu et à ses actions. Puisque ces systèmes existaient avant l'individu, ils existent nécessairement en dehors de sa conscience privée et fonctionnent indépendamment de l'usage qu'il en fait. Dès lors, la réalité sociale devient antérieure à l'individu et le définit, car celui-ci ne crée pas ses règles morales ou juridiques, mais les reçoit par son éducation comme une réalité solide et objective, comme nous l'avons déjà indiqué. (Durkheim, 1967, pp. 36-37)

Cet argument devient plus clair quand on regarde de près le processus de socialisation, surtout pendant l'enfance. Au fond, l'éducation n'est pas simplement une transmission neutre, c'est un travail continu par lequel on impose à l'enfant des manières de penser, de sentir et d'agir qu'il n'aurait pas développées de lui-même.

Dès le début, on lui apprend à suivre un certain rythme tel que manger à des heures précises, dormir à des moments fixés, on lui apprend également à respecter des règles d'hygiène, à obéir, à se discipliner. Puis, avec le temps, on élargit ces exigences : il doit faire attention aux autres, respecter des normes, se conformer à des règles, et même intégrer peu à peu la valeur du travail.

Tout cela montre bien que la société est déjà là, présente en lui, à travers la famille et l'école, qui le façonnent selon leurs propres logiques. Et si, en grandissant, ces contraintes semblent disparaître, ce n'est pas parce qu'elles cessent d'exister, mais parce qu'elles deviennent des habitudes. L'individu finit alors par s'y conformer presque naturellement, sans en sentir le poids, alors qu'elles restent, au départ, le produit d'une pression sociale bien réelle.. (Durkheim, 1967,p.39)

Cette indépendance par rapport à la réalité sociale apparaît clairement quand on parle de résistance. Tant qu'on suit les normes sans vraiment les remettre en question, on ne sent pas leur poids. Mais dès qu'on essaie de s'en écarter, la contrainte devient tout de suite visible. Les règles juridiques, par exemple, interviennent directement : elles empêchent certains actes ou les rendent invalides. Et même quand il n'y a pas de sanction formelle, la société continue de faire pression autrement. Le regard des autres, le ridicule, l'isolement… tout cela fonctionne comme une forme de punition, plus discrète, mais bien réelle.

Même dans des domaines plus pratiques, comme le travail, on retrouve cette logique. Il faut suivre les règles du métier, les manières de faire reconnues. Dès qu'on tente de s'en éloigner, on se heurte rapidement à des difficultés, voire à l'échec. Autrement dit, même là où cela paraît technique ou neutre, la contrainte sociale reste présente, simplement sous une autre forme. (Durkheim, 1967,p.42)

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

La réalité sociale, au fond, ne dépend pas des individus. Elle existe en dehors d'eux, comme quelque chose d'autonome. Ce n'est pas juste une somme de représentations individuelles, mais une construction objective qui dépasse les consciences et impose sa propre logique.

Elle est déjà là avant nous, et elle encadre notre manière d'exister sans qu'on en ait toujours conscience. Autrement dit, la vérité sociale ne se trouve pas seulement dans ce que chacun pense ou ressent, mais dans ces façons d'agir, de penser et de sentir qui s'imposent à nous comme une évidence, presque comme une nécessité. (Durkheim, 1967,pp.35-36)

Cette conception porte en elle une forme de réductionnisme, même si ce n'est pas toujours dit clairement. À partir du moment où on définit la réalité uniquement par sa capacité à s'imposer de l'extérieur, on met de côté tout ce qui ne rentre pas dans ce cadre. Les expériences plus subjectives, plus mouvantes, se retrouvent alors reléguées au second plan, comme si elles avaient moins de valeur scientifique.

Au fond, cela révèle une opposition assez marquée dans la sociologie classique: d'un côté, une réalité solide, objective, incarnée dans les institutions et les règles collectives ; de l'autre, des expériences individuelles plus fluides, souvent réduites à de simples reflets de cette réalité. (Durkheim, 1967,pp.30-31)

L'approche d'Émile Durkheimne ne laisse pas les phénomènes sociaux dépendre des impressions individuelles ou des interprétations personnelles. Au contraire, elle les traite comme des réalités concrètes, qui obéissent à leurs propres lois et qui s'imposent à nous.

Cette insistance sur les règles, sur les systèmes, permet de mieux comprendre comment la société façonne les individus, jusqu'à influencer leur identité. Mais en même temps, cette vision pose une vraie question. Où est-ce qu'on place l'expérience vécue dans tout cela ? Si on se limite aux contraintes sociales, on risque de ne plus voir ce que l'individu peut faire par lui-même : sa capacité à agir, à prendre des initiatives, voire à transformer les normes.

Par ailleurs, il est sans doute plus juste de penser la relation entre société et individu comme quelque chose de dynamique. La société nous donne un cadre, une certaine stabilité. Mais, en retour, ce sont aussi les individus, à travers leurs pratiques quotidiennes, qui font vivre ce cadre, qui le transforment, et qui lui donnent sa continuité.

Cette dualité se complexifie davantage lorsqu'on tente de l'appliquer aux contextes contemporains, notamment à la lumière des transformations numériques. L'espace numérique actuel constitue l'incarnation la plus claire du concept durkheimien de contrainte externe, l'individu ne choisit pas les règles qui régissent les plateformes de médias sociaux, mais les trouve préétablies. L'environnement virtuel ne constitue pas une page blanche : l'usager s'y insère dans un cadre technique préstructuré qu'il n'a pas conçu. Cette réalité numérique objective ne se contente pas d'une simple existence extérieure ; elle exerce une forme subtile de coercition dont la précision surpasse celle de la pression sociale traditionnelle. Les

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

algorithmes ont remplacé la coutume et la loi pour guider les comportements collectifs. Ils déterminent les perspectives, hiérarchisent et façonnent les goûts du groupe par des mécanismes d'approbation et de sélection, créant ainsi une sorte de « conscience collective numérique» qui exerce son autorité non par la punition physique, mais par l'isolement ou la marginalisation technologique au sein de l'espace virtuel. Ceci renforce la thèse de Durkheim sur la prééminence de la construction sociale sur l'action individuelle.

II. Manifestations de la coercition numérique dans les espaces sociaux numériques : des règles algorithmiques aux pratiques quotidiennes

Si la théorie durkheimienne nous permet de comprendre la réalité sociale comme un système de règles externes exerçant une forme de coercition sur les individus, les médias sociaux offrent aujourd'hui un terrain d'application évident où ces mécanismes se manifestent quotidiennement, sous une forme plus subtile et complexe. En analysant les logiques des indicateurs numériques, il paraît évident que les algorithmes ne sont pas de simples espaces neutres, mais des « architectures de choix » qui orientent les comportements et calculent la visibilité des contenus. Ces règles calculatoires matérialisent ainsi le fait social durkheimien sous une forme contemporaine. (Cardon, 2015, p.28)

Sur des plateformes comme Facebook ou Instagram, l'utilisateur n'entre pas dans un espace neutre, mais découvre un environnement pré-structuré : des interfaces spécifiques, des options d'interaction prédéfinies (aimer, commenter, partager) et des modèles d'affichage qui imposent un certain rythme de consommation. Avant même de publier ou d'interagir, l'utilisateur est déjà engagé dans un système technologique qui dicte ses actions et leurs modalités. Ceci souligne l'idée que l'espace numérique n'est pas un domaine de liberté absolue, mais plutôt un cadre contrôlé qui oriente les pratiques.

Cependant, ce cadre n'opère pas uniquement au niveau des outils, il s'infiltre progressivement et façonne le sens pratique de l'utilisateur. Avec une utilisation répétée, les individus finissent par intérioriser la logique de la plateforme, apprenant souvent inconsciemment ce qui « fonctionne » et ce qui « ne fonctionne pas », ce qui suscite l'engagement et ce qui passe inaperçu. Cet apprentissage implicite ne s'enseigne pas directement, mais s'acquiert par l'expérience et la répétition, finissant par devenir une sorte de boussole intérieure guidant nos actions. La compulsion se transforme alors d'une force extérieure visible en une habitude interne qui opère silencieusement, sans nécessiter d'intervention constante.

Cette compulsion est particulièrement manifeste dans la construction de la présence en ligne. Le choix de la photo de profil, le type de publications et la manière de se présenter sont tous soumis à une logique implicite imposée par le « goût collectif numérique ». Les utilisateurs ont généralement tendance à publier les « meilleures » photos ou les moments les plus attrayants, et un manque d'engagement (likes ou commentaires) est implicitement perçu comme un échec symbolique. Aucune loi n'oblige les individus à se comporter ainsi, mais une pression invisible les y contraint, alimentée par la peur de la marginalisation ou de la perte de reconnaissance.

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

Cette logique s'accentue lorsque on lie la valeur d'une publication à sa capacité à susciter l'engagement rapidement. Le rythme effréné du flux de contenu contraint les utilisateurs à adapter leur discours aux exigences de rapidité et de concision, les conduisant progressivement à privilégier certains modes d'expression: images percutantes, phrases courtes ou contenus sensationnalistes. Ainsi, non seulement le contenu publié est orienté, mais aussi la manière dont il est perçu avant sa publication un niveau d'influence plus profond.

Cela ne s'arrête pas à la simple représentation de soi, il touche à la nature même de ce que l'utilisateur voit. Les algorithmes qui gèrent le fil d'actualité de Facebook ou le classement des contenus sur Instagram ne présentent pas la réalité telle qu'elle est, mais la remodèlent par la sélection et le classement. Les utilisateurs ne voient pas toutes les publications, mais seulement celles que l'algorithme juge les plus « pertinentes » pour eux, en fonction de leur comportement passé. Cette sélection continue crée une sorte de « bulle cognitive » dans laquelle l'individu évolue, où les mêmes sujets et opinions se répètent, engendrant une fausse impression d'harmonie et limitant les possibilités de dissidence.

Ainsi, non seulement l'action est orientée, mais l'horizon cognitif de l'individu est également remodelé. Sa compréhension du monde, son appréciation des événements, et même ses prises de position sur les sujets d'actualité sont indirectement influencées par ce qui lui est présenté et ce qui lui est caché. Ici, la coercition se complexifie, car elle opère non par interdiction, mais par sélection.

Le pouvoir de ce système devient manifeste lorsqu'on tente de s'écarter de ces règles implicites. Un utilisateur qui publie un contenu hors norme (en termes de longueur, de style ou de sujet) risque de voir son engagement diminuer, voire d'être ignoré collectivement. Les opinions dissidentes peuvent également entraîner des réactions négatives ou un isolement numérique progressif. Ces formes de « sanction douce » émanent non seulement d'une autorité centrale, mais aussi de la communauté numérique elle-même, qui exerce une forme de censure collective proche de ce que Durkheim appelait la conscience collective.

Cette contrainte se manifeste également dans la logique des « tendances », où les utilisateurs se trouvent indirectement incités à s'intéresser à certains sujets simplement parce qu'ils sont les plus discutés. S'intéresser à ces sujets offre une plus grande visibilité, tandis que les ignorer peut signifier rester en marge de l'espace numérique. Cela crée une sorte de synchronicité collective des intérêts, où un grand nombre d'utilisateurs se tournent vers le même sujet au même moment, pas nécessairement par libre choix, mais en réponse à un rythme imposé.

On observe également ce phénomène dans la manière dont se forment les événements numériques, où certaines problématiques se transforment en vagues massives d'interactions intenses, produisant un discours relativement uniforme et forçant les individus à s'engager ou à se taire. Cette forme de pression ne s'exerce pas par une coercition directe, mais plutôt en créant un contexte qui fait de la non-participation une rupture avec le groupe.

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

Cependant, cette expérience ne saurait se réduire à une simple soumission passive. Les utilisateurs réinterprètent constamment ces plateformes, dépassant leurs fonctions initiales : ils transforment les pages en espaces de discussion, utilisent les commentaires de manière ironique ou critique, voire créent des « sous-cultures numériques » au sein même de la plateforme. Certains développent également des stratégies conscientes pour composer avec l'algorithme, que ce soit en diversifiant leur contenu, en contrôlant la fréquence de leurs publications, ou même en se déconnectant temporairement.

Ces pratiques n'éliminent pas la coercition, mais révèlent plutôt sa nature dynamique. Elle n'est pas imposée unilatéralement, mais se remodèle constamment grâce à l'interaction entre le système et l'utilisateur. C'est là que naît la relation de réciprocité, faisant de l'espace numérique non pas une simple structure imposée, mais un espace vivant de négociation permanente.

En ce sens, l'espace numérique devient un champ où se croisent deux structures : une structure technologique imposée par la plateforme via ses algorithmes et ses interfaces, et une structure sociale que les utilisateurs reproduisent par leurs interactions quotidiennes. Cette relation redéfinit le concept de contrainte chez Durkheim, le transformant d'une force rigide et extérieure en un réseau complexe d'influences imbriquées qui agissent indirectement mais efficacement, orientant parfois même les choix sans que l'individu ne les perçoive comme une contrainte.

En fin de compte, les frontières entre le réel et le virtuel s'estompent. Les interactions sur Facebook ou Instagram ne se limitent plus à l'écran ; elles s'étendent à la réalité, façonnant les réputations, tissant des liens, redistribuant le symbolisme social et influençant même les opportunités professionnelles et sociales. Ainsi, l'espace numérique n'est plus un simple reflet de la réalité, mais en devient une composante à part entière, soumis à la même logique de contrainte sociale, mais par le biais d'outils plus subtils, omniprésents et profondément infiltrants qui imprègnent les détails du quotidien.

Cependant, ce système technologique rigide tire sa vitalité uniquement de la pratique quotidienne vécue par ses utilisateurs. C'est là que naît la relation de réciprocité, empêchant la société numérique de devenir une structure statique et rigide. L'algorithme qui exerce la coercition est par essence le produit de données accumulées, fruits des choix, des expériences subjectives et des réactions des individus. Ces derniers innovent sans cesse pour réinterpréter les règles numériques, transformant les plateformes en espaces de créativité et de changement, contrairement aux intentions initiales des concepteurs. Ainsi, la souveraineté numérique des plateformes et la vie subjective des utilisateurs deviennent indissociables et intrinsèquement liées. Le système numérique fournit à l'individu son cadre existentiel et son identité virtuelle, tandis que les individus insufflent à ce système son âme et son dynamisme, assurant sa continuité et son évolution. L'espace numérique se métamorphose ainsi, passant d'un simple outil de coercition automatisée à une expérience humaine vivante, alliant discipline institutionnelle et énergie renouvelable de la créativité humaine.

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013

Conclusion

En conclusion, il apparaît que l'espace numérique ne constitue pas une rupture avec la logique du social, mais plutôt une continuité transformée. Les notions d'extériorité et de contrainte, telles qu'elles ont été mises en évidence par Émile Durkheim, ne disparaissent pas dans le monde numérique, mais elles s'y recomposent sous des formes plus souples et moins visibles, à travers les algorithmes, le classement des contenus et les dynamiques d'interaction.

Cependant, cette continuité ne doit pas être interprétée comme une domination totale des structures ni comme une liberté absolue des individus. L'espace numérique se caractérise plutôt par une tension permanente entre structure et pratiques, entre ce qui est organisé par les plateformes et ce que les utilisateurs produisent et transforment au quotidien. Ainsi, les usages numériques participent eux-mêmes à la reconfiguration des formes de pouvoir, des modes d'action sociale et de la production du sens.

Dès lors, le numérique ne peut plus être réduit à un simple outil technique : il s'impose comme une dimension constitutive du social contemporain, où les frontières entre réel et virtuel deviennent de plus en plus poreuses, rendant leur séparation difficile, voire artificielle.

Références Bibliographiques

- Cardon, D**.** (2010). *La démocratie Internet. Promesses et limites*. Éditions La République des Idées / Seuil.
- Durkheim, É. (1893). *De la division du travail social* (Livres II et III). (Édition électronique, format PDF).
- Durkheim, É. (1902-1903). *L'éducation morale.* (Manuscrit / édition électronique, format PDF).
- Durkheim, É. (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Félix Alcan.
- Durkheim, É. (1967). *Les règles de la méthode sociologique* (16e éd.). Québec, Canada : Classiques des sciences sociales. (Édition électronique, format PDF).

ISSN: 3119-6837 - E-ISSN: 3119-6845
DÉPÔT LÉGAL: 2026PE0013